

Schizophrénie en territoire filmique

Le cas des films : Psychose, Shining et Fight Club

Schizophrenia in Filmic Territory

The Cases of Psychose, Shining and Fight Club

Dr Badreddine LOUCIF

Auteur correspondant, Université de Khenchela (Algérie), loucifbadre@gmail.com

Date de soumission : 23.01.2023 - Date d'acceptation : 28.01.2023 - Date de publication : 20.02.2023

Résumé — Depuis ses débuts à nos jours, le cinéma, toujours en quête d'extraordinaire et de fascinant, a traité le thème de la folie. Qu'il soit un savant fou dans *Docteur Mabuse* (1922) de Fritz Lang, ou *Frankenstein* (1935) de James Whale, ou qu'il soit psycho- ou sociopathe dans *Psychose* (1960) d'Hitchcock ou *Shining* (1980) de Kubrick, les exemples sont innombrables. Dans cet article, nous traiterons de la schizophrénie dans le cinéma. Dans un premier temps, nous essayerons d'identifier les éléments sociologiques, économiques et esthétiques qui ont suscité l'intérêt du cinéma pour cette maladie. Ensuite, et à travers l'analyse filmique de trois films (*Psychose*, *Shining*, *Fight Club*), nous verrons comment les réalisateurs ont-ils pu la rendre attrayante aux yeux du public. Enfin, nous conclurons avec le thème du « double en tant que même » au cinéma.

Mots-clés : schizophrénie, analyse filmique, *Psychose*, *Shining*, *Fight Club*.

Abstract — From its beginnings to the present day, cinema, always in search of the extraordinary and the fascinating, has dealt with the theme of madness. Whether he's a mad scientist in *Doctor Mabuse* (1922) by Fritz Lang, or *Frankenstein* (1935) by James Whale, or whether he's a psycho or sociopath in *Psycho* (1960) by Hitchcock or *The Shining* (1980) of Kubrick, the examples are innumerable. In this paper, we will deal with schizophrenia in cinema. First, we will try to identify the sociological, economic and aesthetic elements that have aroused the interest of cinema for this disease. Then, and through the film analysis of three films (*Psycho*, *Shining*, *Fight Club*), we will see how the directors were able to make it attractive to the public. Finally, we will conclude with the theme of the "double as same" in cinema.

Keywords: Schizophrenia, Film Analysis, *Psycho*, *Shining*, *Fight Club*.

Introduction

Après l'incontournable *Histoire de la folie* de Michel Foucault, la communauté scientifique a remis en cause ses acquis concernant cette maladie mentale en la repositionnant dans son contexte culturel. Dans cet ouvrage qui retrace l'évolution de la folie depuis le Moyen Âge jusqu'au 19^e siècle, Foucault, en archéologue du savoir, avait interrogé les textes littéraires et autres, les iconographies et même l'architecture. Tantôt écoutée, tantôt marginalisée, nous savons, maintenant que la parole des fous n'a pas été traitée de la même manière. Mais c'est l'apparition du premier asile (en tant qu'isolation) en 1656 qui a fait disparaître le fou de l'espace public en le mettant à l'écart de la société avec les rebus qui n'ont pas voulu

<https://journals.univ-ouargla.dz/index.php/Paradigmes> / <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/646>



Paradigmes : vol. VI- n° 01 - janvier 2023

Ce travail est disponible sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

respecter ses règles. Ce n'est qu'en 1793 que l'asile des malades mentaux a été créé spécifiquement pour eux, mais pas pour des raisons médicales.

De nos jours, bien que les sciences médicales aient réalisé des avancées considérables pour traiter les maladies mentales, l'opinion publique reste quant à lui réticent vis-à-vis la folie. D'après une étude (Amadéo & al., 2022) qui a été menée pour voir comment une population donnée percevait tout ce qui est en relation avec la santé mentale, plus de 75 % « associaient les termes de "fou" et de "malade mental" à des comportements violents et dangereux » (Cervello, Arfeuillère & Caria, 2017). Dans cette tranche importante de la population, il s'agit avant tout d'exclure (en stigmatisant et en discréditant) ceux qui ne correspondent pas aux normes en vigueur dans une société. En plus de cette marginalisation, la plupart d'entre eux ne maîtrise pas le lexique médical adéquat pour qualifier les troubles mentaux. Ils amalgament par exemple stress, anxiété, dépression, phobie et autres troubles en interchangeant leurs désignations.

Cette maladie qui ne se manifeste pas d'une manière visible, puisqu'il n'y a pas de douleur physique identifiée. Mais c'est plutôt un dysfonctionnement des facultés mentales et la perte de la raison caractérisant cette maladie, qui, dans la croyance générale, arrive d'une manière imprévue et inexpliquée. La folie garde son mystère et provoque ainsi un sentiment mitigé entre peur et fascination.

Il y a donc un intérêt naturel à la folie et le cinéma, entre autres expressions artistiques, l'avait bien compris. En effet, le cinéma, toujours en quête d'extraordinaire et de fascinant, a traité le thème de la folie. Qu'il soit un savant fou dans *Docteur Mabuse* (déjà en 1922) de Fritz Lang, ou *Frankenstein* (en 1935) de James Whale, ou qu'il soit un psycho- ou sociopathe dans *Psychose* (1960) d'Hitchcock ou *Shining* (1980) de Kubrick, les exemples sont innombrables.

En citant les films de cette courte énumération que nous venons de faire, nous devons par ailleurs signaler que la majorité des productions audiovisuelles (télévisuelle et cinématographique) ont traité les maladies mentales d'une manière négative en insistant sur la violence qu'elles peuvent provoquer, sans donner aux malades la moindre profondeur psychologique, ni la souffrance qui se cache derrière chaque cas qui les dédouanerait de toute responsabilité morale ou pénale.

Whale est allé plus loin en 2001 en spéculant sur une influence réelle de la télévision et du cinéma (plus grande que celle des médias d'une manière générale) sur l'opinion et les représentations du public vis-à-vis de ces maladies mentales.

1. Le cinéma et la schizophrénie

Dans cet article, nous proposons de nous pencher sur l'une des pathologies les plus surprenantes touchant à la santé mentale de l'être humain, la schizophrénie. À travers l'analyse filmique de *Psychose* d'Alfred Hitchcock, *Shining* de Stanley Kubrick et de *Fight Club* de David Fincher, nous allons voir comment les réalisateurs ont techniquement pu rendre visible et compréhensible ce trouble de la personnalité, tout en gardant une large part à l'attractivité liée à l'art cinématographique. Cela nous permettra de voir si la schizophrénie, telle que représentée au cinéma, reflète les véritables symptômes de cette pathologie et si oui, comment le cinéma peut-il la mettre en scène pour que le spectateur ressente et comprenne ce

que peuvent être une hallucination, une paranoïa ou une anxiété aiguë ? Cela permettra enfin d'apporter quelques éléments de réponse à l'analyse de thème du double en tant que même au cinéma.

Le corpus, ainsi choisi, reflètera trois époques différentes et assez éloignées. Leurs dates de sorties respectives ont été 1960, 1980 et 1999, c'est-à-dire la vingtaine d'années qui les séparent, nous donnera une idée sur l'évolution du traitement de cette maladie à travers ces films assez représentatifs et qualifiés de « cultes » (selon le magazine britannique *Empire*).

Avant d'entamer notre analyse, nous devons poser quelques définitions d'ordre médical pour ne pas tomber dans des lieux communs et des approximations et commençons par celle de la *schizophrénie*. Elle est définie comme étant « *une pathologie psychiatrique chronique complexe* »¹ rattachée au groupe des psychoses.

Le terme est assez ancien. Il a été utilisé déjà en 1911 par un médecin psychiatre dénommé Eugen Bleuler. Étymologiquement, le mot réuni « séparation » et « esprit », ce qui annonce déjà la gravité de cette maladie. Elle « *se traduit schématiquement par une perception perturbée de la réalité, des manifestations productives, comme des idées délirantes ou des hallucinations, et des manifestations passives, comme un isolement social et relationnel* »². Selon la prestigieuse *American Psychiatric Association*, les symptômes de la schizophrénie peuvent s'inclure dans les champs suivants : « *délires, hallucinations, pensée désorganisée (parole), comportement moteur grossièrement désorganisé ou anormal (y compris la catatonie) et symptômes négatifs* ».

Par le terme « négatif », en psychiatrie, cela signifie que l'individu ne possède pas certains traits qu'il devrait avoir. Il éprouve peu, voire pas du tout, des émotions ou de l'affection envers ses semblables comparativement à un être normalement constitué. Selon les cas et suivant la nature et le degré d'atteinte, la schizophrénie peut se manifester à travers des difficultés à manifester des relations saines et équilibrées avec autrui, jusqu'à une totale empathie (capacité à ressentir ce que peuvent ressentir les autres). Cette absence d'empathie est à la source de la relation tendue entre les malades et la société puisque c'est l'un des liens des plus forts qui travaille la cohésion des individus au sein d'un groupe (de quelque nature qu'il soit). Il existe d'autres symptômes négatifs³ tels que la démotivation et la dépersonnalisation. Le premier se manifeste par un manque d'énergie et d'initiative. Le schizophrène peut même aller jusqu'à négliger son hygiène corporelle. Dans le deuxième, le malade ne se sent pas lui-même en dissociant son esprit de son corps.

Pour ce qui est des symptômes positifs, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas présents chez les individus sains, il y a les hallucinations sensorielles (le malade entend des voix), les délires (sentiment d'angoisse et de persécution), les troubles du langage (désorganisation des idées et incohérence du discours) et une altération de ses fonctions psychomotrices (gestes incontrôlés et mouvement contraints, anormalement actif ou immobile).

¹ Dictionnaire INSERM.

² *Ibidem*.

³ Tels que nous les avons résumés très brièvement depuis Vidal et l'INSERM.

<https://www.vidal.fr/maladies/psychisme/schizophrénie-psychoses/symptomes.html>

<https://www.inserm.fr/dossier/schizophrénie/#:~:text=La%20schizophr%C3%A9nie%20est%20une%20pathologie,un%20isolement%20social%20et%20relationnel>

Schizophrénie en territoire filmique

Pour les psychiatres, les causes⁴ de la schizophrénie ne sont pas facilement identifiables puisqu'ils dépendent de plusieurs factures. La génétique (hérédité), la biologie (les hormones) et la psychologie (la relation mère-enfant, lors de la petite enfance) sont de concert, à des proportions variables, pour se manifester des manières citées plus haut.

Nous allons maintenant passer en revue les traits de caractères des trois protagonistes du corpus choisi. Nous allons voir s'il s'agit véritablement de schizophrénie ou de maladie qui possède des similitudes avec elle, et comment elle a été traitée cinématographiquement par les trois réalisateurs. Nous allons nous concentrer sur toutes les scènes des hallucinations (auditives et visuelles) pour identifier les obsessions sous-jacentes.

2. Norman Bates ou le bourrage de crâne

Bien avant Hitchcock, le pionnier du cinéma américain David Wark Griffith s'est laissé tenter par le thème du fou, déjà en 1908 avec *Where The Breakers Roar*. L'incompréhension du comportement imprévisible d'un fou qui s'échappe d'un asile pour répandre la terreur est un véritable filon thématique qui ne s'est jamais épuisé jusqu'à nos jours. Le film *Halloween* (1978, 1981, 1982, 1988, 1989, 1995, 1998, 2002, 2007, 2009, 2018, 2021 et 2022) en est la preuve incontestable.

Nous nous souvenons tous du personnage principal du film *Psychose*, Norma Bates. Incarné à la perfection par l'acteur Anthony Perkins (qui est resté le rôle de sa vie), il est inspiré de l'histoire vraie d'Ed Gein, un tueur en série, comme connaît tant l'Amérique, qui a eu une enfance chaotique à cause d'une mère luthérienne extrémiste. Elle a perverti ses rapports aux femmes en lui interdisant la moindre pensée d'un éventuel désir charnel. Elle lui a inculqué aussi un mépris inconditionnel à son père tout en lui interdisant de fréquenter les enfants de son âge.

Pour ce qui est du film. La scène de la douche dure 45 secondes et avait nécessité sept jours de tournage. Une scène très visuelle avec ses 70 prises et habillée par une musique (signée Bernard Hermann) qui lui est devenu indissociable.

3. Jack Torrance ou la tête contre le mur

Dans *Shining* de Stanley Kubrick, il y a plusieurs scènes culte. Mais en ce qui nous concerne, nous allons retenir la scène où Jack Torrance (le rôle joué par Jack Nicholson) poursuivait son épouse en défonçant la porte de la chambre où s'est enfermée à coup de hache, en criant, le visage dans le trou qu'il a fait dans la porte « — Coucou, chérie ! ».

Les différentes hallucinations présentes dans le film ne sont pas seulement celles de Torrance. Il y a aussi celle de son fils Tony. Ce qui va compliquer ou bien faciliter l'interprétation des obsessions visées. Sans oublier le rôle de l'espace dans la génération de ces hallucinations, ici, l'imposant et labyrinthique hôtel.

⁴ Vincent PAGÈS. « 9. La schizophrénie », dans Vincent PAGÈS (2017). *Handicaps et psychopathologies en 29 notions*, Dunod, collection « Aide-mémoire », pp. 89-95. <https://www.cairn.info/handicaps-et-psychopathologies--9782100769599-page-89.htm>

4. Jack ou l'impossibilité de conclure

Dans *Fight Club* de David Fincher, nous avons choisi la scène où Jack rencontre pour la première fois son double Tyler Durden. Après une insomnie sévère de 6 mois, Jack, un homme qui a subi la pression d'une vie qu'il n'a pas choisi de vivre, invente d'une manière inconsciente un double qui peut faire tout ce qu'il veut, sans se soucier de la société, d'un plan de carrière ou tout autre obstacle qui ne lui permettra pas de vivre la vie qu'il aurait aimé vivre.

La scène d'ouverture qui montre Jack un « flingue » dans la bouche dire « avec le canon d'un flingue entre les dents, on ne prononce que des voyelles », le ton du film est donné. Bien que le personnage et son double, dont il ignore l'existence jusqu'à la fin du film, nous allons montrer qu'il ne s'agit nullement de schizophrénie, tel qu'il a été réceptionné par le public et la critique.

Finalement, le schizophrène est une perpétuelle proie. Il est constamment menacé par son double. Il n'aura guère de répit que lors des rares moments de déprédation lorsque surgit l'Autre. Jack, dont l'identité est fragmentaire, est tout au long du film tiraillé par cet autre, il est inquiet, pleutre, dissipé, dissolu, mou. Tyler Durden, en revanche, est quant à lui empreint d'un contrôle sur soi exemplaire, son identité est rassemblée, il est détendu, hardi, charismatique, bien présent, solide en tout. Est-il possible de concilier ces deux antagonismes sans passer par le suicide ? David Fincher l'a démontré, il est impossible de choisir ; impossible de conclure.

Références bibliographiques

Livre

1. BOURGEOIS, M.-L. (2001). *Les Schizophrènes*. Paris : PUF, « Que sais-je ? » 2e édition.
2. PAGÈS, V. (2017). *Handicaps et psychopathologies en 29 notions*, Dunod, collection : « aide-mémoire », 240 pages. <https://www.cairn.info/handicaps-et-psychopathologies--9782100769599.htm>

Articles

3. AMADÉO, S., BENRADIO, I., SY, A., REREAO, M., FAVRO, P., DAVID-VANQUIN, G., MEUNIER-TUHEAIVA, A., FENNI, A., LAM NGUYEN, N., GOODFELLOW, B., LACOSTE, J., JEHEL, L. & ROELANDT, J. (2022). « Santé mentale en population générale : images et réalités à Tahiti ». *L'information psychiatrique*, vol. 98, n° 7, pp. 521-9. <https://www.jle.com/10.1684/ipe.2022.2464>
4. CERVELLO, S., ARFEUILLÈRE, S. et CARIA, A. (2017). « Schizophrénie au cinéma : représentations et actions de déstigmatisation. Résultats d'une enquête nationale auprès des internes en psychiatrie et des psychiatres français », *L'information psychiatrique*, vol. 93, n° 6, pp. 507-16. <https://www.jle.com/10.1684/ipe.2017.1661>
5. CERVELLO, S. (2018). « Analyse de film. *Abracadabra*, de Pablo Berger », *L'information psychiatrique*, vol. 94, n° 5, pp. 415-6. <https://www.jle.com/10.1684/ipe.2018.1820>
6. DUPONT, J. (2015). « La schizophrénie à l'écran : processus de subjectivation et de verbalisation dans *Clean, Shaven* (Kerrigan, 1994) et *Spider* (Cronenberg, 2001) », *Revue française d'études américaines*, vol. 143, n° 2, pp. 72-83. <https://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2015-2-page-72.htm>

Schizophrénie en territoire filmique

7. VIDAILLET, B. (2006). « La vie c'est du cinéma, du bon cinéma », *Savoirs et clinique*, vol. 1, no. 7, pp. 175-179. <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2006-1-page-175.htm>

Films

8. HITCHCOCK, A. (producteur et réalisateur), HILTON, A.G. (assistant réalisateur), Stefano, J. (scénariste) d'après le roman éponyme de Robert BLOCH. 1960. *Psycho* : Shamley Production Inc.
9. KUBRICK, S. (producteur, réalisateur et scénariste), COOK, B.W. (assistant réalisateur), JOHNSON, D. (scénariste) d'après le roman de Stephen KING. 1980. *Shining* : Hawk Films.
10. BELL, R.G., CHAFFIN, C. et LINSON, A. (producteurs), FINCHER, D. (réalisateur), UHLS, J. (scénariste) d'après le roman de Chuck PALAHNIUK. 1999. *Fight Club* : Fox 2000 Pictures.

Pour citer cet article

Badreddine LOUCIF, « Schizophrénie en territoire filmique. Le cas des films : *Psychose*, *Shining* et *Fight Club* », *Paradigmes*, vol. VI, n° 01, janvier 2023, p. 127-132.

